62e ANNÉE (7e Série) — N° 19 — 8 MAI 1952

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Les inondations du Pô. — II. John Dewey, champion du naturalisme américain. — III. Les météorites. — IV. Le miracle de St-Janvier. — V. Projet de monastère flottant. — VI. Mystique d'incarnation ou mystique d'assomption. — VII. Un appel des évêques américains. — VIII. Culture derrière le Rideau de fer. — IX. La persécution en Chine. — X. Remèdes contre la tuberculose. — XI. L'agriculture en France, son avenir. — XII. De la conception à la naissance.

I

Au soir du 14 novembre 1951, le Pô, ayant rompu les digues d'Occhiobello et de Paviole, commença l'une des plus désastreuses des inondations connues en sa longue histoire. Virgile a parlé, dans ses Géorgiques (I, 481), des ravages exercés par ce fleuve :

> Proluit insano contorquens vertice silvas
> Fluviorum rex Eridanus camposque per omnes
> Cum stabulis armenta tulit...

Mais d'autres inondations mémorables sont connues au cours des siècles : en 589, en 1152, date du célèbre débordement de Ficarolo, en 1438, 1872, 1882 et 1917. On avait cependant travaillé si assidûment à élever les remblais et à draguer le fleuve, que peu de temps avant la catastrophe de novembre, un ouvrage publié à Brescia avait proclamé :

« Les moyens modernes de défense ont enlevé désormais tout caractère périlleux aux furies de l'Eridan. Sous les digues, les habitants dorment tranquilles et sur elles courent souvent les grandes chaussées que sillonnent les cars et les automobiles, en toute sécurité. »

Le R. P. Baragli, S. J., qui nous parle de **la catastrophe de la Polésine,** dans la *Civiltà cattolica* du 16 février, fait ressortir le douloureux contraste entre cette superbe assurance et les événements qui survinrent sitôt après qu'elle s'était exprimée.

Comment s'explique le fait ? Par la nature du fleuve lui-même, que les anciens appelaient Eridan et nous, plus simplement, le Pô. — « Un fleuve vieux et pléthorique ». Ainsi pourrait-on le définir. Il est vieux, parce que son cours sur sa plus grande partie, est sinueux et lent, dans une plaine qui devient rapidement marécageuse. Il prend sa source au Mont Viso, à plus de 2.000 mètres de hauteur ; mais il descend de 1600 mètres, dans les 27 premiers kilomètres de son parcours, et de 200 mètres encore jusqu'à Turin. Son cours total est de 672 km, alors qu'en ligne droite, il ne dépasserait pas 420. Augmenté de très nombreux affluents, surtout sur sa rive gauche, venant des Alpes, mais aussi sur sa rive droite, venant de l'Apennin, il « éponge » une aire de presque 75.000 km². Son débit moyen est de 1.700 m³ à la seconde. Ainsi, un cours tortueux, une pente de plus en plus faible, des dégagements lents, des affluents nombreux, le Pô a tout ce qu'il faut pour avoir des crues énormes et dangereuses. On l'a donc enfermé entre des « levées » de plus en plus perfectionnées, épaisses et hautes. Car son lit ne cesse de se remplir de sables et de cailloux amenés des montagnes. Il faut le recreuser sans relâche, et élever toujours plus les remparts qui garantissent les campagnes riveraines.

Celles-ci sont déjà, à l'étiage, à 5 mètres audessous du fleuve, et, en temps de crue, ces 5 mètres deviennent 10 mètres et plus ! C'est que, au cours des récentes inondations, le débit du fleuve a passé de 1.700 m³ à la seconde à 30.000 ! Une température soudain adoucie, une fonte des neiges inattendue, des pluies torrentielles ont suffi pour que les eaux, devenues tumultueuses et irrésistibles brisent les digues, ou les débordent et se répandent partout, inondant les villages, chassant les habitants, semant la terreur, l'insécurité, la mort, sur ses rives.

C'est surtout, naturellement, la *Polésine* qui a été ravagée. On appelle ainsi la province de Rovigo et plus spécialement la région comprise entre l'Adige, les diverses branches du delta du Pô et la mer Adriatique. Trente-deux communes ont été envahies, 150.000 habitants de Polésine inondés, plus de 200.000 ont dû se réfugier en plus de 30 provinces diverses d'Italie. On calcule que de 2 1/2 à 3 milliards de m³ d'eau se sont répandus sur une surface de 113.000 ha de terrains cultivés. Pour les dommages exercés sur les bêtes, les chiffres n'ont pu être établis que sommairement : 4.500 bovins, 140 chevaux ou ânes, 7.800 porcs, 700 moutons et chèvres, 18.000 lapins, 300.000 volailles. En outre, destruction d'un million de quintaux de foin, 400.000 de paille, 200.000 de tiges de maïs, 800.000 de pulpe fraîche en silo, pour la fabrication du sucre, 300.000 kilos de sucre fabriqué. On a estimé à 40 milliards de lires les seuls dommages agraires. Il faut noter qu'il s'agit, en effet, des meilleures terres d'Italie, que ces terres ont été recouvertes d'une épaisseur de sable et de cailloux stériles, allant jusqu'à deux mètres, et qu'ailleurs le fleuve a laissé une vase jaunâtre et stérilisante, qu'il sera difficile de faire disparaître.

Nous n'essaierons pas de décrire les scènes dramatiques dont fut marquée cette invasion des eaux. Tous les journaux l'ont fait, en leur temps. Mais ce que le P. Baragli souligne avec force, ce sont

les prodiges de charité qui se sont accomplis, pour venir en aide aux sinistrés. Toutes les œuvres catholiques ont apporté leur concours. Il est venu de l'aide non seulement de toute l'Italie, mais des pays voisins. Les soldats anglais et américains de Trieste, sans être appelés, sont accourus. Des ingénieurs, des étudiants et des soldats français, des ouvriers allemands pour manœuvrer les pompes géantes envoyées par le gouvernement de Bonn, et surtout les soldats italiens, les carabiniers, les forces de police, les pompiers, qui se sont dévoués sans compter, au point qu'on se demandait : « Mais quand donc dorment-ils et mangent-ils, les pompiers du Pô ? » Action catholique, Croix Rouge, Congrégations mariales, Assistantes sociales, Renaissance chrétienne, Comités civiques, Conférences de St-Vincent de Paul, et ces groupements que l'on connaît en Italie sous les initiales, pour nous indéchiffrables de *Asci*, *Acli*, *P.C.A.*, *Cif*, etc.

On peut dire que cette mobilisation de la charité chrétienne ou de la simple « solidarité » humaine, a été une révélation. Il reste encore, au fond de ces vieilles populations chrétiennes, parfois endormies au point de vue religieux, des réserves de bonté et de dévouement que l'on ne peut qu'admirer. L'auteur de notre article ne cache pas cependant qu'il y a eu aussi le revers de la médaille. Parmi les sinistrés, si les uns ont montré de la gratitude et ont su reconnaître le dévouement des prêtres et des religieuses, qu'on avait si souvent vilipendés auprès d'eux, il en est d'autres qui ont abusé des dons qui leur étaient offerts en les accaparant au point d'en priver leurs semblables, ou qui se sont plaints que l'on ne faisait pas encore assez pour eux, quand on faisait presque l'impossible. Et surtout, le parti communiste s'est montré sous le jour le plus révoltant, au cours de ces journées de deuil national. Il a essayé de salir le clergé. On a vu des femmes et des enfants affamés refuser ce que des prêtres ou des religieuses leur offraient à manger, parce que les « rouges » les avaient affolés en leur disant que c'était pour les « empoisonner » ! Ainsi, au temps de la *peste noire*, on accusait les Juifs d'empoisonner les sources. On croyait de tels errements relégués au fond des siècles barbares. Les communistes les font revivre...

Il s'est produit, de la part des comités communistes, dans le reste de l'Italie, une ruée pour héberger et adopter des enfants sinistrés, dans la pensée évidente que l'on ferait de ces pauvres petits des adhérents du parti ! Il a fallu réagir contre ce sauvage calcul. — Enfin, la vraie condition des habitants de Polésine, en temps normal, s'est montrée sous le jour le plus douloureux. Il n'y a pas de population plus misérable que celle du delta du Pô, pas de plus pauvre, de plus délaissée, de plus ignorante, et par suite, pas de plus « rouge ».

Et maintenant, les camions ne cessent de rouler vers les rives du Pô, pour refaire les digues rompues et il s'agit d'arriver à temps avant les crues régulières du fleuve, qui se produisent en général en mai et juin, lors de la fonte des neiges.

Mais il y aura surtout un travail de restauration religieuse, morale, sociale, économique et humaine à accomplir dans cette région que l'on a appris à mieux connaître et qui est l'une des plus nécessiteuses de la péninsule.

II

Au même numéro de la *Civiltà*, empruntons un autre article signé G. Hardon, S. J., et intitulé **John Dewey, champion du naturalisme américain** [1].

On a célébré, le 20 octobre 1949, le 90e anniversaire de John Dewey. A cette occasion, il y eut à New-York, des manifestations imposantes, des messages du Président Truman, du premier ministre anglais Attlee, du pandit Nehru, d'une centaine d'universités et instituts supérieurs américains. Les amis de Dewey ont réuni en cette circonstance, 90.000 dollars, pour fonder le *Dewey Birthday Fund*, qui sera une institution à buts éducatifs. On a célébré en John Dewey « le doyen des philosophes d'Amérique ».

Quelle est donc la philosophie de ce « penseur » tant célébré ? Il nous est impossible de donner ici tous les détails utiles pour faire comprendre l'action de Dewey, dans le domaine pédagogique. Il a été glorifié par ses disciples comme « le plus grand philosophe de toute l'histoire d'Amérique, et le plus grand créateur pédagogique ». Pour ces admirateurs le célèbre Pestalozzi, le fameux pédagogue suisse (1746 - 1828), qui, le premier applique les idées de Jean-Jacques Rousseau, ne fut qu'un précurseur. Frœbel, Herbart, Horace Mann, Henri Bravard, ont fait progresser la pédagogie, mais « nul n'avait mis sur pied une doctrine achevée de pédagogie démocratique, respectueuse de la science ». Et c'est ce qu'a fait John Dewey.

[1] John DEWEY : Philosophe et psychologue américain, est né à Burlington (Vermont), en 1859. Docteur en philosophie en 1884, il devint professeur de philosophie et de pédagogie à Chicago où il fonda une des premières écoles expérimentales. Depuis 1905 il fut professeur à l'Institut de pédagogie de l'Université Columbia, qui lui décerna l'éméritat en 1929.

Son œuvre philosophico-pédagogique comprend une quarantaine de volumes (énumérés dans l'*Encyclopædia britannica*, t. VII, p. 298) et d'innombrables articles. Plusieurs ont été traduits en français, notamment : *Comment nous pensons* (traduction Decroly), Flammarion, 1929 ; *Les Ecoles de Demain*, item, 1931 ; *L'Ecole et l'enfant* (trad. Pidoux, avec préface Claparède ; Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1922) ; « *L'Education au point de vue social* » dans *L'Année pédagogique*, 1913, Alcan ; « *L'Ecole et la vie de l'enfant* », dans *Education*, 1912 ; « *Le gaspillage en éducation* », item, 1914. En anglais on trouvera une sélection très judicieuse de son œuvre sous le titre : *Eductional Essays par John Dewey*, 2 vol. (London, Blackie). Et tous ceux qui s'intéressent aux « écoles nouvelles » devront au moins connaître *Expérience et éducation* (in-8 de 96 p., avec une présentation de la pédagogie de l'auteur par M.-A. Carroi ; Ed. Bourrelier, 55, rue St-Placide, Paris-6e, 1947).

John Dewey qui fut surtout révélé aux éducateurs français au lendemain de la première grande guerre compte parmi les plus célèbres pédagogues du monde entier. Sa philosophie se réduit au *pragmatisme* qui mesure la valeur des conceptions à leur utilité pratique ; en morale il adhère au sociologisme. Sa pédagogie est également pragmatiste ; elle est surtout *dynamique* et s'occupe spécialement de la formation du caractère, du développement de la personnalité, de l'éveil des activités et des aptitudes. Elle fait abstraction de tout fondement religieux.

Voir sur l'auteur et son œuvre : Albert Ehm, *L'Education nouvelle* (thèse), Alsatia, 1938, p. 82-89 et passim ; Fr. de Hovre, *Essai de philosophie pédagogique*, Bruxelles, Dewit, 1927, p. 87-99 ; et *Les Maîtres de la pédagogie contemporaine*, Bruges, Beyaert, 1937, p. 35-47, avec un portrait (renferme son « credo pédagogique ») ; Ou-Tsiun-Chen, *La doctrine pédagogique de Dewey*, 280 p., Vrin, 1931 ; Riboulet, *Manuel d'histoire de la pédagogie*, Vitte, 1935, p. 645-48 ; J. Bezard, *L'Ecole de demain décrite par un américain*, dans « *Vie intellectuelle* », 10 nov. 1931 ; « *Les Lettres* », de mars et avril 1929 (deux études de Hedwige-Louis Chevillon et Christiane Fournier), etc.

Il est certain que John Dewey, qui a énormément écrit, a exercé, dans le domaine pédagogique une influence considérable, non seulement en Amérique, mais en Angleterre, en Allemagne, au Japon, en Russie même, où il fut invité en 1928, et où ses idées furent appliquées par Lunarcharsky, de 1923 à 1933. John Dewey fut, lui-même, professeur de philosophie à l'Institut normal de l'Université Columbia, la plus grande des U.S.A.

Et si les méthodes pédagogiques qu'il a préconisées ont pu être adoptées ou imitées dans un grand nombre d'écoles privées, cela ne veut pas dire que les idées de Dewey soient de celles que nous estimons acceptables. Il est purement et simplement un disciple de Hegel, mais dans le sens le plus naturaliste, comme nous allons le voir.

Ce n'est pas lui, certes, qui souscrirait à la théorie des « trois Ordres » de Pascal : l'ordre de la matière, l'ordre de l'esprit et l'ordre de la charité. Il n'admettrait pas davantage et pour la même raison la doctrine de Péguy sur les *cinq Règnes :* minéral, végétal, animal, humain et chrétien. — On sait que Péguy insistait en disant qu'il n'y a pas moins de discontinuité, pas moins de promotion, pas moins de distance entre le quatrième et le cinquième Règne, qu'entre les Règnes précédents.

Une telle philosophie est le contraire du « naturalisme ». Mais John Dewey est un « naturaliste » intégral. Il n'admet aucune *discontinuité,* aucune *promotion,* aucune distance d'être, dans tout le cours de l'évolution. Il se proclame cependant *humaniste,* mais cela veut dire qu'il n'est pas *déiste,* que pour lui l'Homme est le dernier degré de l'évolution de la matière, qu'il est l'expression suprême de la puissance de la nature. C'est pourquoi, il n'a cessé de s'élever contre toutes les religions, surtout contre les religions révélées. Il estime qu'il existe « des valeurs religieuses », mais qu'il n'y a aucun pont entre ces « valeurs religieuses » et les religions. Il appelle « valeurs religieuses », l'ensemble des idéaux que l'homme se donne pour agir. L'idéal dans l'homme, l'idéal pour agir, pour produire, pour progresser, c'est cela qui a une valeur religieuse, mais précisément parce que cela sort de l'homme seul, il n'y a pas de religion au sens courant du mot, c'est-à-dire religion s'élevant à un être supérieur à l'homme et appelé Dieu.

Pour couper court à toute équivoque sur ce point, John Dewey, en union avec une douzaine d'Américains éminents, a signé en 1933, ce qu'il appelait le *Manifeste humaniste.* Ce manifeste condensait, en quinze articles, les principaux chapitres du « naturalisme » et de ces quinze articles voici, d'après la *Civiltà* que nous résumons, les huit principaux :

— 1° Les humanistes religieux considèrent le monde comme existant de soi et non créé.

— 2° L'humanisme regarde l'homme comme un produit de la nature et le résultat d'un progrès continu.

— 3° Professant une vision organique de la vie, les humanistes pensent que le dualisme traditionnel établi entre l'esprit et le corps doit être à jamais rejeté.

— 4° L'humanisme affirme que la nature de l'univers, telle qu'elle est décrite par la science moderne, rend inacceptable n'importe quelle garantie surnaturelle ou cosmique des valeurs humaines.

— 5° L'humanisme religieux professe que le but de la vie humaine est la complète réalisation de la personnalité humaine, et il en recherche le développement et l'achèvement sur la terre et dans la vie présente.

— 6° A la place des anciennes attitudes requises par le culte et la prière, l'humaniste trouve l'expression de ses émotions religieuses dans le plus haut sens de la vie individuelle et dans un effort collectif pour promouvoir le bien-être social.

— 7° Les humanistes sont fermement convaincus que la société contemporaine, avide et poussée uniquement par le désir du lucre, s'est révélée inadéquate... Il doit être procédé à l'établissement d'un ordre économique, socialisé et collectif.

— 8° Bien que nous ne considérions plus les formes et les idées religieuses de nos pères comme adéquates, la recherche d'une vie bonne est encore le devoir central de l'humaniste. Finalement, l'homme est en train de se rendre compte que la réalisation de ses rêves dépend de lui seul et qu'il a en lui-même la capacité de les faire entrer dans la réalité.

Comme on peut en juger, il est difficile de pousser l'orgueil humain plus loin. *Italia farà da se,* disaient jadis les patriotes italiens, même dans leur impuissance. Mais Dewey est plus fort que cela : *Uomo farà da se !* « L'homme fera tout seul » ! Il n'a besoin de personne. Dieu n'a pas du tout à lui venir en aide. Les hérauts de Dieu, dans l'histoire, qu'il s'agisse des prophètes d'Israël, de Jésus-Christ, Fils de Dieu incarné, des apôtres et de leurs successeurs, se sont tous trompés. Ils ont tous parlé de l'impuissance humaine, de la déchéance humaine, de la nécessité de la foi, de l'espérance et de la charité. Tout cela appartient au passé, tout cela est périmé. Le paradis, c'est nous qui le ferons ! Viviani avait raison, quand il parlait du grand geste qui a éteint les étoiles. John Dewey refait le même geste. Il éteint toutes les croyances religieuses, à l'exception d'une seule, la foi en l'homme, la foi en la science, la foi en la technique, la foi au Progrès humain !

Les événements sont en train de lui donner raison ! Qu'est-ce que nous attendons pour être heureux ? Nous avons un génial Dewey, aux U.S.A. ; et un génial Staline, en U.R.S.S., pour nous faire marcher sur la route du bonheur ! Qu'est-ce qui arrête donc ces ânes rétifs que sont les simples humains, religieux ou non religieux, pour marcher, en chantant, vers la porte de l'Eden retrouvé et reconquis ? L'ange à l'épée flamboyante qui en gardait la porte n'était qu'un croquemitaine pour effrayer les enfants. L'illusion malsaine est dissipée, entrons hardiment au paradis de la science atomique !

III

Les savants, dit-on, sont à la recherche d'un mot pour désigner une science nouvelle : celle des corps tombés du ciel, en qualité d'étoiles filantes. On aurait pu appeler cette science la *météorologie* ou science des météores. Mais l'usage a prévalu

d'appeler météorologie la science des vents, de la pluie, des nuages et du beau temps. M. René Sudre nous parle de la nouvelle science, encore innommée, dans *La Revue des deux mondes* du 1er mars, sous le titre : **Météores et Météorites.**

Les savants n'aiment pas les noms de *bolides* ni d'*aérolithes*. Ils ne gardent que celui de *Météorites*, pour désigner des parcelles de matière ferreuse, étrangère à notre monde et venant par la voie des airs. Ces parcelles peuvent peser un milligramme, ou — plus rarement, par bonheur — plusieurs tonnes. D'où viennent-elles ?

Selon l'américain Wylie, il tombe en moyenne 5 tonnes par jour, sur l'ensemble de la surface terrestre, ce qui fait, nous dit-on, 4 grammes au km². La plupart du temps, il s'agit de grains inoffensifs et dont personne ne s'aperçoit. Mais les météorites de 5 kilos au moins ne sont pas très rares : en moyenne 90 par an aux Etats-Unis, 5 pour la France, 4.860 pour le globe entier. Au dessus de 3000 kilos, nous recevons une météorite tous les 25 ans, et les masses dépassant 50 tonnes ne tombent qu'à la cadence de une par trente ans, sur la terre entière. Le calcul des probabilités nous dit que l'éventualité d'une telle chute sur la France ne se présente que tous les 28.000 ans ! Dormons donc tranquilles.

L'étude des météorites a commencé en 1833, à la suite d'une telle pluie d'étoiles filantes, le 12 novembre, que le monde entier en fut impressionné. On croit que ces phénomènes sont liés au passage des comètes, dont le nombre actuellement connu est de 40. Mais pour qu'il y ait pluie de météorites, il faut que la terre rencontre, dans sa course, des poussières ou débris laissés par ces comètes, dans leur sillage. Le fait que l'on rattache ces corps aux comètes indiquerait une origine solaire. Mais il a été démontré qu'un grand nombre venait de plus loin ou de plus haut. En 1930, l'observatoire de Harvard (Etats - Unis), envoya une mission en Arizona, pour observer les étoiles filantes, leur hauteur et leur vitesse. La mission enregistra 22.000 météores en 366 nuits. Les vitesses atteignaient de 200 à 300 km à la seconde. Celles de ces étoiles qui allaient le plus vite avaient manifestement une origine interstellaire, et c'était le plus grand nombre. Celles qui venaient du système solaire ne dépassaient pas 42 km à la seconde.

Une autre mission, dirigée par Hoffmeister et Richter, conclut que les météorites ne venant pas des comètes pouvaient être considérés comme des nuages de poussière cosmique. On a employé, plus récemment, le radar, pour étudier ce genre de phénomènes. Les documents recueillis jusqu'à présent sont tellement nombreux qu'il faudra de longs mois pour les interpréter.

Dans tous les musées du monde on trouve des météorites ayant un certain volume. Elles sont constituées par du fer, du nickel, plus ou moins oxydés, avec un peu de silicium et de magnésium. Leur densité dépasse 5 1/2, ce qui est à peu près la densité moyenne de notre globe. On admet que ces masses proviennent d'une planète ancienne qui aurait éclaté en formant, autour du soleil, un anneau analogue à celui de Saturne. Cette hypothèse d'une planète éclatée, est, du reste, confirmée par la circulation entre Mars et Jupiter de plus de 1500 astéroïdes bien dénombrés et enregistrés. Le plus gros, Cérès, a 680 km de diamètre, et les plus petits observés jusqu'ici, moins d'un km. En tout, on croit qu'il y en a 60.000. Les comètes sont aussi de gros cailloux lancés dans l'espace. Elles éclatent facilement et leur queue est formée de poussières et de gaz, surtout d'oxyde de carbone.

La plus grosse météorite connue de l'histoire est celle qui laissa en Arizona, un immense cratère large de 1500 mètres et profond de 200. La météorite existe naturellement toujours, au fond du trou et on a pensé à l'exploiter. On suppose qu'elle pèse des milliards de tonnes. Une légende indienne parle, à ce propos, d'un dieu terrible, entouré de flammes, qui serait venu sur la terre, ce qui suppose que la chute eut lieu dans les temps historiques.

On peut citer aussi l'explosion d'une météorite, qui eut lieu, le 26 avril 1803, au-dessus de Laigle (Orne), et qui couvrit une région étendue, d'environ 3.000 fragments pierreux, dont quelques-uns pesaient jusqu'à 10 kilos. Le fait, bien observé alors, leva tous les doutes qui existaient encore au sujet des « pierres tombées du ciel ». En sens inverse, on a cru longtemps à la campagne, que le tonnerre « tombe en pierres », lorsque certains éclats de la foudre prennent des résonances en cascades.

On connaît, en Esthonie, dans l'île d'Oesel, un cratère d'origine météorique, qui a été prospecté en 1929. Un autre, dans l'Australie centrale. Tout récemment, en février 1950, on a remarqué sur des photographies aériennes, un lac situé au nord-ouest de la province de Québec, et qui paraît bien d'origine météorique, en raison de sa forme parfaitement circulaire et de ses bords très élevés. Ce cratère actuellement à l'étude serait le plus grand du monde. On le nomme le lac Chubb, du nom de celui qui l'a découvert.

Mais certaines collisions ont pu être observées. En 1908, 30 juin, une météorite tomba en Sibérie, dans le bassin de l'Iénisséi, sur une forêt immense, qui fut détruite par le souffle. A la chute, une colonne de feu, aperçue de 400 km, s'éleva vers le ciel. La lueur était aussi vive qu'un coucher de soleil ; la chaleur fut ressentie à une distance de 65 km ; des hommes furent renversés, à des points très éloignés du phénomène, des maisons démolies. La terre trembla et le séisme fut enregistré par de nombreux appareils. Au lieu de la chute, on trouve encore plus de 200 cratères, qui ont laissé autant de petits lacs sur une surface de plusieurs km².

Plus récemment, une autre météorite a frappé la Sibérie orientale, le 12 février 1947. Cette fois, les témoins du fait furent nombreux. On vit une boule de feu, de la grosseur apparente du soleil, projetant des étincelles et laissant, durant plusieurs heures un sillage lumineux. La météorite était tombée sur les monts Sikhotaline, à quelques centaines de km de Vladivostok. Elle laissa 150 trous, dont les grands avaient 25 mètres de largeur et 15 de profondeur. Ce fut une vraie pluie de fer, qui déracina des arbres. On estime que cette météorite avait un diamètre de 9 mètres, en entrant dans l'atmosphère. Comme les cratères formés n'ont pas la forme d'éllipse allongée, comme devrait la produire la trajectoire inclinée de la météorite, on admet que ce sont des gaz comprimés sous

forme d'onde de choc, qui creusent ces cratères parfaitement circulaires. Et l'on a tendance à expliquer aussi de la sorte les cratères remarqués dans la lune.

En concluant, M. Sudre déclare que la rareté des chutes des météorites les rend infiniment moins dangereuses que la bombe atomique, construite par le « génie » de l'homme ! Nous l'en croyons volontiers.

IV

La *Revue de Paris* de mars 1952, sous le titre **Le Miracle de saint Janvier**, nous donne une étude de Roger Peyrefitte. Il va sans dire que nous ne ferons ici que résumer son récit — car c'est un récit et non une expertise scientifique — sans commentaire, et sans vouloir aborder le problème en son fond.

L'auteur raconte donc qu'il avait obtenu un précieux carton vert, avec ces mots : « *Chapelle du Trésor de saint Janvier. Billet pour assister au miracle, le 19 septembre, à huit heures trente. L'entrée est par la grille, sous le portique à droite.* »

Avouons que ce « miracle » annoncé à jour et heure fixes, a quelque chose de singulier et qui fait froncer le sourcil au théologien. Toute la ville de Naples en émoi : arcs de triomphe, panneaux lumineux, orphéons, réjouissances populaires, des prêtres en grand nombre venus de partout. A l'église, grands préparatifs, plantes vertes, bouquets de fleurs.

« Je me rendis à la cathédrale, raconte l'auteur, bien avant l'heure fixée : je voulais être sûr que le miracle ne se ferait pas sans moi. La foule assiégeait le porche et j'appréciai la valeur de mon billet vert. »

A l'intérieur, service d'ordre excellent. On entre dans une grande pièce, qui est la salle capitulaire de la cathédrale, avec de nombreux sièges. On s'asseoit, on attend. Quelques femmes, quelques hommes, quelques moines, quelques prêtres sont déjà là. On prie discrètement. Toute la foule au dehors implore le saint. Si en effet le miracle se fait à date fixe il peut aussi ne pas se faire. « Il faut l'obtenir par des élans de piété, qui ont, il est vrai, presque toujours reçu leur récompense — sur l'espace de quatre siècles, c'est seulement deux fois que, pour la fête de septembre, le sang ne s'est pas liquéfié. » On voit apparaître bientôt les « excellentissimes députés du Trésor, les nobles de saint Janvier. » Ils sont presque tous ducs ou princes. Puis arrivent des monsignors, des sacristains, des officiers, et c'est un « baise-main général ». Avec le nombre, le silence s'est évanoui Les bréviaires se sont fermés, les chapelets rangés. C'est un brouhaha familier, comme dans un théâtre.

Arrive enfin le Monsignor-abbé qui a la charge du Trésor. Il est en surplis et étole. Un cortège se forme, on se dirige vers la chapelle. Il était près de neuf heures. La cérémonie allait commencer. On se rue à la suite du cortège officiel. On se bouscule, on s'étouffe. Le visiteur craint de ne pouvoir entrer et se jette dans la mêlée à son tour.

« A demi étouffé moi-même, dit-il, je fus projeté dans la chapelle, devant une foule en prières, que tenait en respect un cordon de carabiniers. »

Mais comme il avait droit à entrer jusqu'au pied de l'autel, il essaie de s'introduire au-delà de la grille du chœur. Hélas ! tout est plein. On a admis par grâce un prêtre qui a déclaré d'une voix lamentable :

— « Je suis un prêtre tchécoslovaque ».

Comment refuser à un envoyé de l'Eglise-martyre le privilège désiré ? M. Peyrefitte alors déclare sa qualité de Français, et il est également admis ! Au premier rang se tenaient « les vieilles de saint Janvier ». Elles se prétendent ses parentes, elles ont le droit de lui parler librement, pour le sommer de faire son miracle. Sans elles, il paraît que le miracle n'aurait pas lieu.

— « On raconte qu'un archevêque moderniste voulut les écarter : le miracle ne se fit pas. Le nœud rouge qu'elles portent au corsage, leur tient lieu de grand cordon. »

Dans ces lignes, l'adjectif « moderniste » ne doit pas être pris en mauvaise part ni faire penser à l'hérésie condamnée par Pie X, en 1907. On apporte alors le reliquaire. Tous les assistants peuvent le voir.

« L'ampoule de cristal, à demi remplie d'une masse de couleur sombre, est accompagnée d'une autre, plus petite, qui est presque vide... Les deux flacons sont fixés entre deux vitres, que maintient un cercle d'argent reposant sur un manche. »

L'abbé incline les reliques, les tourne et retourne, pour bien montrer que le sang est coagulé, et ne coule pas. De temps à autre, un prêtre approche une bougie pour éclairer par transparence.

Rappelons que selon la tradition, saint Janvier fut martyrisé le 19 septembre 305, à Pouzzoles. Le miracle se serait produit, sous Constantin, lorsque les ampoules furent placées auprès du corps, que l'on transportait à Naples. Le sang du saint avait été recueilli par sa nourrice, au moyen d'une éponge, quand il fut décapité. On a tenu un registre exact des expériences de liquéfaction du sang, à partir de la fin du XIVe siècle.

Les « vieilles » ont terminé leurs invocations L'abbé récite une prière. Puis un autre prêtre entonne des litanies d'une voix chaude et bien timbrée. Toute la foule massée dans la cathédrale répond. On note au passage, l'invocation : « *Saint Janvier, réjouis-nous !* »

De temps en temps, l'abbé « responsable du miracle » considère l'ampoule. Non, rien encore ! C'est que cela est très variable. Parfois, bien que rarement, le sang se liquéfie avant même que le reliquaire sorte de sa niche. Parfois, le miracle se fait attendre plusieurs heures. L'attente moyenne varie de 30 à 60 minutes.

« En tous cas, note M. Peyrefitte, cette cérémonie, que certains imagineraient pareille à une foire, avait, au contraire, un sens hautement religieux. Les noms de saints, scandés par le monsignor, les réponses de la foule, se faisaient écho avec une régularité majestueuse ; les yeux de tous étaient fixés sur ce disque de verre, qui oscillait comme un miroir magique. »

Soudain, l'abbé paraît se troubler. Il fait signe au prêtre qui approche la bougie.

« Et l'on vit remuer lentement le contenu de la grande ampoule. Les litanies s'arrêtèrent, le député au grand cordon tira le mouchoir blanc de sa pochette et l'agita. C'était l'annonce du miracle. La foule applaudit, et acclama ; de nouveau, le commissaire regarda

sa montre : 9 h. 27 ; c'était une bonne année. Les vieilles étaient dans le délire et envoyaient des baisers à leur saint parent ; les jeunes prêtres étaient en extase ; l'abbé souriait d'un air malin, comme s'il était content de lui. Il ne cessait de faire mouvoir l'ampoule, dans laquelle le sang était maintenant tout à fait liquide. »

On fait alors baiser le reliquaire par tous les présents et l'on appuie la relique sur le cœur de celui qui vient de l'embrasser, du moins dans le chœur, car dans la chapelle on procède plus lestement. Une brève allocution, très applaudie, fait suite à la cérémonie. L'orateur, très content de lui, éclate d'un joyeux rire !

— « Que j'aime, dit notre auteur, cette piété gaie, qui serait invraisemblable ailleurs qu'à Naples ! N'avait-on pas demandé à saint Janvier de réjouir son peuple ? Les prélats se réjouissaient aussi ! »

Et comment expliquer cela ? On a essayé de la plaisanterie. On raconte encore l'anecdote du général Championnet, en 1798, menaçant de pendre le prélat chargé de la relique, si le miracle ne se produisait pas. Mais c'est une invention, et même pas neuve, car on en avait dit autant, un siècle auparavant, pour un général français au service de Philippe V. — On a invoqué la chaleur de la bougie. Mais il est faux que la chaleur liquéfie le sang desséché. Et à Naples, la bougie n'est approchée que par intermittences, de façon brève, pour voir si rien ne se produit. Les mains du prêtre ne touchent pas l'ampoule, mais seulement l'armature d'argent. Le Vésuve et la Solfatare de Pouzzoles, que l'on a invoqués aussi, se trouvent respectivement à 12 km de Naples, et enfin l'influx psychophysique de la foule, voire des « vieilles de saint Janvier » ne saurait agir à la distance qui les sépare de la relique. On assure que l'analyse spectroscopique a démontré qu'il y a bien du sang humain, dans l'ampoule, et non une combinaison chimique quelconque.

Ce qu'il y a de plus fort contre le miracle c'est sa fréquence et sa régularité. Mais là non plus, il ne faut pas exagérer. Rien d'absolument sûr, dans ce miracle. En décembre et mai, il se produit moins sûrement qu'en septembre. Dans les calamités publiques, on ne l'a pas toujours obtenu. De même lors de la visite d'illustres personnages.

M. Peyrefitte a visiblement été très impressionné par ce qu'il a vu. Il conclut en ces termes :

— « Je songeai à cet art que l'Eglise témoigne, en Italie, de conserver ses vraies assises, c'est-à-dire la foi populaire. Elle a bien raison de se refuser à faire analyser le contenu de l'ampoule. Il faut éloigner cette terrible science qui veut toujours tout savoir, autrement dit : tout détruire. »

Nous remarquerons quant à nous que si la science avait une explication à fournir, elle n'aurait pas besoin d'analyser le contenu de cette ampoule, ce qui, pour les croyants, est considéré comme une sorte d'injure, presque un sacrilège, mais il lui suffirait de faire l'équivalent du miracle, avec une drogue quelconque de son invention, qui deviendrait liquide, au moyen de prières qui lui seraient adressées. Il en est de même pour les miracles de Lourdes et de Fatima. Que la « science » en fasse autant et elle aura gain de cause !

V

On parle beaucoup en ce moment de la création, sur les côtes de Bretagne d'un **Monastère flottant.**

La revue espagnole *Ecclesia* consacre à ce projet un court article, dans son numéro du 15 mars 1952. Elle dit que l'Agence Reuter publie une dépêche venant de Rome, suivant laquelle, ce projet d'un monastère flottant est examiné en ce moment au Vatican. L'*Osservatore romano* donne quelques détails sur ce projet. Mais nous trouvons dans *Le Télégramme de Brest et de l'Ouest* (5 mars 1952), des précisions qui intéresseront sûrement nos lecteurs.

Cette idée d'un « navire-monastère » fut lancée, en mai 1951, dans une publication mensuelle, intitulée *Dialogues-Ouest*, sous la signature de M. le chanoine J. R. Guéguen, Doyen du chapitre de la cathédrale de Quimper. L'auteur de ce projet s'inspirait des suggestions de dom Grunne, moine bénédictin de l'abbaye de Maredsous. Naturellement, avant de donner à son idée la moindre publicité, M. le chanoine Guéguen l'avait soumise à son évêque, Mgr Fauvel, et il en avait reçu l'approbation.

L'exécution du dessein comportait plusieurs modalités. On pouvait concevoir une participation des religieux aux travaux des pêcheurs, en qualité de « moines-marins », tout comme des « prêtres-ouvriers » dans une usine. Les moines se seraient donc embarqués individuellement sur des navires de pêche. La chose avait, du reste, été tentée, dès 1943, par les Petits-Frères du Père de Foucauld, à Concarneau. On ne nous dit pas ce que furent les résultats de cet essai, ni s'il se poursuit encore à l'heure actuelle.

Mais, dans le projet nouveau, la conception est toute différente. Les moines ne s'embarquent pas individuellement. Ils forment, en plein centre industriel de pêche, un « navire-monastère », où ils se trouvent tous ensemble et travaillent, en dehors de leurs heures d'exercices religieux, à la pêche. C'est que, selon le mot de dom Grunne, reproduit par M. le chanoine Guéguen : « Sans équilibre économique, pas de vie monastique possible ».

Voici donc les grande lignes du plan proposé : le bâtiment sera un « malamock » — mot que vous chercheriez en vain dans le dictionnaire, mais qui représente un bateau analogue à ceux qui sont employés à la pêche, dans nos ports de Bretagne. Il aurait de 50 à 60 tonneaux. L'équipage, formé en principe de 10 hommes, atteindrait de 20 à 25 hommes, pour la pêche au maquereau. On fera appel non seulement à des moines proprement dits, mais aux jeunes de la J. M. C. (Jeunesse maritime chrétienne). Tout en travaillant, cette jeunesse aurait ainsi l'occasion de s'initier à la vie religieuse, dans toute sa perfection. Le navire-monastère pratiquera toutes les pêches usuelles, selon les saisons : le maquereau, la sardine, le thon. Les campagnes d'activité en mer seront de neuf mois. Il y aura ensuite trois mois de relâche au port, durant lesquels les équipages complèteront leur formation religieuse et prendront contact avec les marins au repos, dans le port même et dans les ports voisins.

Il y a là une formule bien tentante pour la jeunesse maritime chrétienne. Que de hardis marins, dans ses rangs, qui sont partagés entre leur

amour de la mer et l'amour de la vie religieuse ! Ils pourront désormais unir les deux ! M. le chanoine Guéguen écrit à ce propos ces lignes très justes :

« Nul genre de vie, semble-t-il, n'est plus en harmonie avec la vie monacale que la vie du marin-pêcheur à son bord : séparation de la famille, obéissance rigoureuse au patron, seul maître à bord après Dieu. Ajoutons l'isolement absolu, au milieu de la nature, longues heures de silence, travail pénible, mise en commun de tous les efforts, partage égal des profits. »

Il va de soi que la messe sera dite quotidiennement sur le bateau. L'aumônier du bord pourrait être soit le supérieur religieux de la communauté, soit le maître des novices.

Un tel projet comporte aussi des aspects matériels, qui ne peuvent être négligés. Il faut que l'affaire soit viable pour réussir. Un navire-monastère devra avoir à sa tête un capitaine compétent. Mais il ne manque pas de bénédictins, ou de dominicains, qui sont des anciens de Navale ou d'une Ecole de navigation de commerce. Il existe aussi, dans nos monastères, des techniciens de la pêche, capables de tenir un laboratoire réduit, et par suite de rendre d'immenses services à la pêche côtière française, comme le fait déjà le bateau-école : *Théodore-Tissier*. Le navire-monastère pourrait assumer quelques-unes des fonctions importantes de ce dernier.

L'idée que nous signalons ici n'intéresse pas que les Français. Durant le mois de février, un catholique anglais, Peter F. Anson, a publié dans la revue bénédictine de Prinknash, un article, qui fut traduit dans *La Croix*, et où il était question aussi du « navire-monastère » ou « monastère flottant ». Cet article envisageait la composition de l'équipage monastique futur.

« S'agira-t-il, écrivait-il, des moines bénédictins de la Congrégation de la primitive Observance, qui attendent d'être transportés de Kerbénéat, à l'abbaye historique de Landévennec ? »

Il est possible. Rappelons que Landévennec est une commune de l'arrondissement de Châteaulin, mais qui se trouve au point où la rivière de l'Aulne débouche dans la rade de Brest. C'est un mouillage pour les navires de guerre de réserve. On y voit les ruines, datant du XII^{e} siècle, d'une antique abbaye fondée, selon la tradition, au V^{e} siècle, par saint Guénolé ou *Winwaloe*, l'un de ces saints bretons auréolés de légendes, mais restés profondément populaires, malgré la distance des siècles. On va restaurer l'antique monastère. Le monastère flottant serait amarré, à marée haute, à quelques mètres des murs de l'abbaye. Nul doute que les marins catholiques anglais seront jaloux d'une telle réalisation et qu'ils chercheront à l'imiter quelque jour. Ils se souviendront que ce furent des moines celtes, partis de Caldey-Island, il y a bien des siècles, qui vinrent évangéliser la Bretagne.

Il faut reconnaître que le projet de « monastère flottant » a quelque chose de séduisant et qui parle à l'imagination et au cœur. Dans une société corrompue comme la nôtre et dans un monde agité et troublé, ce serait un exemple bien attirant de solitude, de travail, de prière, de beauté primitive, de retour à la nature, telle qu'elle est sortie des mains du Créateur et telle qu'elle est faite pour nous ramener à Lui.

VI

Dans un livre qui vient d'être traduit de l'américain, *La Nuit privée d'Etoiles*, Thomas Merton, trappiste de N.-D. de Kentucky, raconte comment, au cours de sa jeunesse un peu vagabonde, il fut attiré par l'idéal communiste, avant de connaître l'idéal catholique. Il y était poussé par le dégoût du monde dont nous parlions tout à l'heure, par son agitation, par ses injustices, par sa corruption morale, par l'espoir de la disparition définitive du fléau de la guerre.

Mais cette emprise disparut, dès qu'il eut pris contact avec les milieux communistes, et qu'il eut constaté leur vulgarité, leur égoïsme, leurs jalousies mutuelles, leur bassesse spirituelle.

« La principale faiblesse du communisme, écrit-il, est de n'être qu'un autre fruit de ce même matérialisme, source et racine de tous les maux qu'il sait si clairement voir ; de n'être qu'un autre produit de la décadence du système capitaliste. Il semble en vérité être fait des déchets assemblés de l'idéologie amorphe, qui était à la base du capitalisme au XIX^{e} siècle. Comment, quand on connaît l'histoire, peut-on croire qu'après des siècles de systèmes sociaux corrompus et imparfaits, il puisse s'en dégager finalement un qui soit pur et parfait ? » (p. 105).

Je pensais à cette conclusion, en lisant l'article du P. R. Rouquette, intitulé **Mystique d'incarnation** ou **Mystique d'assomption,** dans les *Etudes*, de mars 1952. Le P. cite d'abord un avertissement de la *Semaine religieuse* de Paris, du 3 février 1952, émanant du Conseil de Vigilance :

« On préconise une séparation délibérée de la foi et de l'action temporelle : les données de la foi n'auraient pas à intervenir dans les engagements que l'on prend sur le terrain civique et social : la foi ne fournirait ici qu'un élan mystérieux, sans contenu exprimable, et les chrétiens auraient à se guider uniquement d'après l'analyse des événements sur le plan de l'histoire. »

Qui ne voit l'absurdité d'une telle position ? Se guider par l'analyse des événements sur le plan de l'histoire, c'est oublier ce qu'est l'histoire, une chose qui se fait, à notre insu, et dont le sens réel ne sera connu qu'avec un « recul » considérable. Se conduire selon le plan de l'histoire, actuellement, c'est s'abandonner tout simplement aux courants de l'heure, aux caprices des événements, avant qu'ils aient dit ce qu'ils sont, ce qu'ils valent, ce qu'ils produiront, où ils conduisent. Le sens de l'histoire, si souvent invoqué par le communisme est la pire des illusions. Il suppose chez ceux qui veulent le suivre, un don de prophétie et de connaissance de l'avenir, que l'homme n'a pas reçu du Créateur. Ce que nous proposent donc les « chrétiens d'avant-garde », dont parle le Conseil de Vigilance de Paris, c'est de remplacer la *Mystique d'incarnation*, celle où l'on rêve d'incarner la foi chrétienne dans la cité actuelle, pour rendre celle-ci conforme aux normes de la morale naturelle et évangélique, par une *Mystique d'assomption*, où l'on embrasse, sans renoncer à sa foi, les valeurs nouvelles du marxisme révolutionnaire, en se pénétrant de « l'allégresse créatrice du communisme ».

Résumant les données de cette théorie révolutionnaire, le P. Rouquette les ramène à trois points : 1° le marxisme est une science exacte de la société ;

— 2° le communisme est une « valeur » et la cité communiste sera un progrès libérateur pour l'humanité ; — 3° par suite, la seule action chrétienne légitime et efficace est de construire, sans aucun prosélytisme, la cité communiste.

On croit rêver en considérant ces affirmations. Il ne s'agit évidemment que d'un suicide de la foi chrétienne, d'une capitulation devant le matérialisme marxiste, bien plus d'une capitulation de l'intelligence humaine elle-même. Non, le marxisme n'est pas une science exacte de la société humaine. Il n'est pas même une théorie scientifique satisfaisante et capable de diriger, à titre d'hypothèse de travail, l'action humaine.

Pourquoi ? Parce qu'il méconnaît l'homme, parce qu'il nie la liberté, parce qu'il repose sur le déterminisme, parce qu'il ne s'applique qu'à l'homme-robot, créé de manière toute factice par l'industrialisme contemporain.

Mais, de plus pour des chrétiens, le marxisme est la pire des hérésies, parce qu'il nie l'âme et Dieu, parce qu'il fait de la religion l'opium du peuple, parce qu'il enferme l'être humain dans l'horizon borné de la vie présente et lui enlève ce qui le fait l'homme, l'échappée continuelle vers l'infini, la soif de l'infini, l'amour de l'infini. Comme le disait Thomas Merton, dans le texte cité plus haut, le marxisme n'est que l'aboutissement et le dernier degré de la déchéance de l'esprit, dans une société matérialisée par l'âpreté au gain, par la soif des jouissances terrestres, par le rêve absolument puéril d'un paradis fait de main d'homme, au moyen de la technique, et se réduisant au bien-être corporel, dans la négation du « salut éternel ».

Si tout l'homme se réduit à la vie présente, même supposé enveloppée de toutes les délices du communisme intégral, alors la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

« Dans l'économie concrète de la rédemption, écrit fort bien le P. Rouquette, il n'est de valeurs définitives que celles qui débouchent sur notre destinée éternelle d'être divinisés. L'ordre temporel, la nature ont leur autonomie, mais le temporel et la nature sont subordonnés au surnaturel. C'est-à-dire qu'une réalité humaine sans rapport avec notre achèvement surnaturel est essentiellement éphémère, *de tout son poids elle tend au néant ; si elle fait obstacle à l'achèvement surnaturel, elle est pire que le néant* [2]. »

Mais dira-t-on, ne suffit-il pas que le communisme, sans préjudice de cette vie éternelle à laquelle il ne vous défendra pas de viser, par la foi, réussisse à réaliser ici-bas un beau rêve de justice et de bonheur terrestre ? — D'accord, si le communisme était capable, en effet, de réaliser la cité harmonieuse et parfaite que nous rêvons sur la terre, sans nous priver de notre espérance éternelle, nous pourrions lui faire crédit. Nous parlions tout à l'heure de « monastère flottant » et, en somme, c'était une image réduite de la cité idéale, dans le travail, la joie, la prière, la propriété commune, l'effort commun, l'obéissance volontaire à un chef commun, que nous présentions, cité idéale qui se réalise en tout monastère digne de ce nom.

Mais le communisme est-il capable de transformer la société entière en une sorte de monastère joyeux, actif, rayonnant, vivant dans l'attente du bonheur divin, par la réalisation aussi parfaite que possible du bonheur humain ici-bas ? Ce serait de la dernière absurdité que de le supposer.

On reprochera au christianisme de n'avoir pas apporté le ciel sur la terre. Jésus-Christ l'avait prévu et prédit. La terre reste la terre et le ciel sera seul notre patrie sans fin. Si le christianisme n'a pas fait de la planète un paradis, cela tient non à son insuffisance, mais aux obstacles qu'il a rencontrés et qu'il rencontre encore. Le communisme peut d'autant moins contester cette réplique, qu'il l'invoque pour lui-même. Quand on lui demande pourquoi il tarde tant à faire son paradis sur la terre, il répond qu'il y a nécessairement une période transitoire, dans laquelle il lui faut user de la violence pour abattre les obstacles, pour vaincre et détruire le capitalisme. Ce n'est qu'après la victoire finale, que l'humanité libérée par lui s'épanouira dans son bonheur.

Le communisme a beau faire : il est peut-être — et c'est très malheureux — la seule philosophie accessible à l'homme tel que l'a fait le machinisme, le seul *credo* adapté à la réalité prolétarienne, mais cela prouve tout simplement, que l'homme, dans certains milieux actuels, est déjà mutilé, privé de son âme, rabaissé au niveau de l'animal, pour qui tout se ramène à la satisfaction des besoins corporels.

La foi chrétienne est aux antipodes du communisme. C'est le cas de dire, avec saint Paul : « *Quæ conventio Christi ad Belial?* « Quel accord entre le Christ et Bélial ? Ou quelle part le croyant a-t-il avec l'incroyant ? Quel rapport entre le temple de Dieu et les idoles ? » (II Cor., VI, 15).

VII

« L'empire romain s'est désagrégé de l'intérieur, et la corruption morale a été la cause principale de son déclin et de sa disparition. C'est le sort qui nous attend, si nous ne prenons pas conscience du danger qui nous menace à l'intérieur même du pays. *Maîtriser l'univers matériel ne nous servira de rien si nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes.* »

Qui parle ainsi ? A qui sont adressées ces paroles ? Elles sont extraites d'une **déclaration des évêques américains, catholiques**, lors de leur dernière assemblée annuelle à Washington, du 14 au 16 novembre 1951. Et elles s'adressent au premier peuple *capitaliste* du monde. Si nous les citons ici, ce n'est pas pour leur originalité, en théologie catholique, car c'est du catéchisme tout pur. Mais c'est à cause de leur retentissement, outre-Atlantique. Les extraits que nous allons citer encore sont publiés par *Sélection*, une revue toute profane sans doute, mais qui ne craint pas de parler de Dieu et qui prend son bien où elle le trouve. En tête de ces extraits, au numéro d'avril 1952, je lis : « De nombreux pasteurs protestants ont exhorté leurs paroissiens à suivre ces préceptes catholiques. » C'est une preuve que l'Eglise catholique américaine a su dire ce que commande l'Evangile à la société de notre temps, tout adonnée au culte de la matière, à la victoire sur la matière, à l'avidité du bien-être, à l'idolâtrie du dollar.

Les évêques américains rappellent qu'il n'y a d'autre norme à laquelle toutes les actions hu-

[2] C'est moi qui souligne.

maines doivent se référer, pour être bonnes ou mauvaises que la volonté de Dieu. Les chrétiens croient qu'il existe un bien et un mal. Le bien, ce n'est pour nous que ce que Dieu commande, et le mal ce qu'il défend. Et il n'y a pas d'autre moyen pour l'homme de remplir sa destinée et de parvenir à sa fin suprême, que de faire le bien et d'éviter le mal. C'est l'une des calamités les plus attristantes de notre temps que de telles évidences soient en voie d'être méconnues d'un nombre croissant d'être humains. De là un désordre dans les mœurs dont nous sommes les témoins affligés.

La norme de la vie, pour chacun de nous, n'est pas son caprice, sa volonté égoïste, sa volonté propre. Suivre son caprice, dire comme beaucoup, en ce moment : « Ma vie ne regarde que moi » ou « j'ai le droit de faire ce qui me plaît », c'est contribuer à cette anarchie morale qui caractérise notre époque décadente. Dire, avec les communistes, que le bien c'est qui est utile au parti et le mal ce qui lui est nuisible, c'est subordonner l'homme à un chef du parti, qui n'est qu'un homme lui-même, un homme faillible et mortel. Mais dire que l'homme peut faire ce qui lui plaît, sans regard à une règle morale établie par Dieu, auteur de la nature, et auteur de la révélation faite à l'homme pour le guider vers sa fin dernière, c'est se faire soi-même Dieu, c'est refuser de voir l'ordre profond des choses, tel que la conscience le pressent et tel que la foi chrétienne le précise.

Cet ordre, voici en quels termes Newman le définissait :

> « Dieu m'a confié une certaine tâche, qu'Il n'a pas confiée à un autre. J'ai un rôle à jouer dans une grande œuvre ; je suis un maillon de la chaîne, un lien entre des personnes. Ce n'est pas pour rien qu'Il m'a créé. J'accomplirai son œuvre. »

Voilà une vision vraiment grandiose. Elle élève et agrandit l'homme, elle le divinise, en l'associant à Dieu même. Toute autre conception nous diminue, nous rétrécit, nous rabaisse. Ce n'est qu'en revenant à une conception saine et large comme celle-là, qu'on donne un sens acceptable à la vie presente. Cette vie n'est qu'un commencement, elle débouche sur l'infini, sur Dieu. Mais pour y être fidèle, il faut de la volonté, du courage, de la persévérance, de la logique, il ne faut pas que la vie publique démente la vie privée, que la vie du dimanche soit différente de la vie de la semaine. Mais pour vivre selon cette règle morale absolue et unique, il faut avoir une foi vive, une certitude de l'aide divine, car l'homme, par ses seules forces n'y saurait parvenir. Il faut donc l'habitude du recours à Dieu dans la prière et dans les sacrements. Moyennant quoi, il sera possible de dire : « L'homme dont le cœur est fixé sur la loi du Seigneur ne sera pas ébranlé. »

En face de la déroute actuelle de la morale, dans les milieux les plus divers, qu'il s'agisse du peuple ou des classes supérieures, de telles vérités, si élémentaires qu'elles soient pour un catholique, devaient être rappelées ; et c'est l'un des signes de notre détresse spirituelle qu'elles aient provoqué jusque dans les églises protestantes, d'ordinaire peu ouvertes aux enseignements catholiques, une approbation aussi générale et aussi chaleureuse.

VIII

Que se passe-t-il en Russie ? — Plus que jamais, ce qui se passe en Russie, et, en général, derrière le rideau de fer excite la curiosité. L'homme est ainsi fait. Il veut d'autant plus connaître ce qu'on lui cache, que l'on prend plus de dispositions inhabituelles pour le lui cacher. Il est donc difficile d'ouvrir un recueil, une revue, un périodique quelconque, sans y trouver une ou plusieurs études sur la Russie, sur la Chine communiste, ou sur quelque autre pays sous domination soviétique. Ne pouvant ici analyser en détail tous ces articles, nous allons essayer d'en indiquer le ton général, et, pour ainsi dire, le dénominateur commun.

Sous le titre de *Preuves*, paraît, depuis environ un an — numéro 1er, en mars 1951 — un recueil de « *Cahiers mensuels du Congrès pour la liberté de la culture* ». Le n° 2 contenait une puissante étude de Gabriel Marcel, intitulée *Qu'est-ce qu'un homme libre?* Et il y montrait que, sous les régimes d'avilissement que sont les régimes totalitaires, il n'y a plus de liberté que « par la transcendance », c'est-à-dire par un refuge de l'homme traqué et assujetti, dans une foi, dans un idéal, dans un recours à la transcendance.

Le n° 3 de mai 1951, nous a donné une analyse vigoureuse de Jean Gauvain, avec ce titre : *Peuple et culture en U. R. S. S.* Et je suis extrêmement frappé, en relisant cet article déjà ancien — puisqu'il date d'un an — de voir à quel point il coïncide avec le rapport plus récent publié dans la *National and English Review*, par un jeune anglais qui a trouvé moyen de pénétrer au-delà du rideau de fer et d'en rapporter des impressions toutes fraîches et singulièrement vivantes, dont *Sélection* d'avril 1952 nous donne le « condensé ».

> « Que voyons-nous, écrivait Jean Gauvain (en Russie) ? Une culture hébétée, sous le coup non seulement des consignes de l'Etat, mais de l'indigence intellectuelle et morale que révèlent ces consignes. »

Les intellectuels soviétiques ont-ils fait quelque chose de leur peuple ?

> « Ils se glorifient, répond Jean Gauvain, d'avoir créé un nouveau type d'homme. Ce type est médiocre, sinon odieux. Ils ont cependant fait quelque chose ; ils ont déterminé un mouvement des masses. Mais celui-ci finira par les emporter, car ils ne sont libres ni de le connaître, ni de le contrôler. »

En fait, en-dessous des grimaces de la propagande, sous la croûte officielle, on se trouve en Russie, avec la Russie de toujours qui n'est pas plus du XXe siècle que du XIIIe, et qui n'a pas changé, c'est-à-dire, écrit Gauvain, « au sein d'un peuple vivant, pacifique, laborieux, fantaisiste, malin, humble ou fier, bien plus juste, humain et vrai que tous les écrits qui, soi-disant, lui sont destinés. »

Je m'adresse maintenant au jeune Anglais, John Lindsay, Eric Smith, qui revient de Russie. Qu'a-t-il vu ?

> « La première impression, et la plus forte, que la Russie m'a donnée, dit-il, est celle d'une formidable décrépitude. Presque tout se trouve dans un état de délabrement indicible. Les routes goudronnées que l'on emprunte, lorsqu'on sort de Moscou se rétrécissent au bout de quelques kilomètres ou n'ont même plus de revêtement ; on roule à même un tapis de cailloux ou sur des chemins de terre. »

Pas de train pouvant circuler à plus de 50 à l'heure, en raison du mauvais état des voies ferrées. Peu ou pas de « poids lourds » sur les routes qui ne pourraient les supporter. La population est dans un état pire que ce que l'on voit dans les faubourgs les plus misérables de Dublin ou de Naples. L'entassement des habitants a quelque chose d'effarant :

« J'ai trouvé onze familles vivant ensemble dans une petite église. Les maisons de bois ou de stuc n'ont pas été réparées depuis la révolution. Elles penchent, s'affaisent et se désagrègent à tel point que jamais on ne penserait qu'elles sont habitées si l'on ne voyait des rideaux aux fenêtres.

Les constructions nouvelles sont lentes, de mauvaise qualité, et quand elles sont achevées, ce qui est rare, elles évoquent ces pavillons provisoires d'exposition que l'on tardera peu à démolir.

La population ne sait rien de ce qui se passe au dehors. Croire que nous arriverons à persuader le peuple russe de son erreur « semblera absurde à toute personne qui a visité ce pays ». Il y a longtemps que les mécontents ont été soit convertis soit liquidés.

« Tous les Russes que j'ai rencontrés, dit encore Smith, des fonctionnaires aux simples chauffeurs de taxi, sont visiblement satisfaits du régime. Ils en parlent avec l'enthousiasme, le fanatisme et la naïveté des premiers chrétiens. »

Mais le pays est en totale stagnation. Tout ce qui est neuf et intéressant, tout ce qui est moderne, vient de l'ouest. La plus durable impression que l'on conserve de la Russie est celle de « l'inexistence totale de l'imagination créatrice. Tout ce qui exige une telle faculté porte la marque des années 1920, que ce soit l'architecture, la littérature, la peinture, la mise en scène ou l'habillement. »

J'ouvre maintenant un troisième recueil, qui se publie depuis un an environ, comme *Preuves*, mais sous le titre : « *Les Amis de la Liberté* ». On y trouve surtout des documents. La plupart du temps, ces documents sont accompagnés de longues citations ou références en langue russe — ce qui ne leur ajoute, pour qui ignore cette langue, comme c'est mon cas ! aucune clarté supplémentaire — mais donne l'impression d'une « objectivité » bien établie. Au n° de janvier-février 1952, le premier document s'intitule : *La Vie en U.R.S.S. au jour le jour.* On y étudie successivement le logement, les transports en commun, la protection du travail et la technique de sécurité en U. R. S. S., l'Etat sanitaire enfin.

Le *logement :* en général lamentable. Seules les personnalités considérables ou les étoiles de première grandeur peuvent prétendre à avoir la jouissance d'une chambre particulière. Il est normal, au contraire, de loger à trois dans la même pièce. Les constructions nouvelles sont faites de manière si grossière qu'il faut souvent entreprendre des réparations fondamentales, dès qu'elles sont finies. Il ne reste plus alors qu'à trouver les crédits. Exemple : à Nijnia-Toura, en 1950, on a bâti une école. Or, dès avant la rentrée des classes, les planchers qui avaient séché se fendillèrent, les plâtres des plafonds se mirent à tomber, les murs se couvrirent de moisissures à cause de l'humidité. L'Inspection sanitaire interdit d'enseigner dans cette école et mit les scellés sur le bâtiment. Alors intervint un personnage officiel puissant, qui arracha les scellés et ordonna de commencer les classes dans cette école lamentable.

D'où vient le mal ? Voici l'explication de l'auteur de l'article :

« Sous prétexte de méthode s'est introduite dans les Trusts d'Etat de la construction la plaie d'une bureaucratie envahissante, rapace et pénétrée de l'esprit d'arbitraire. Elle se heurte à une masse ouvrière qui ne peut répondre aux exactions qu'en accentuant à l'extrême la dérobade aux responsabilités : ceci se traduit par un marasme morne et triste. »

Même conclusion, si l'on passe aux transports en commun. Le nombre des voitures est extrêmement réduits. Elles sont forcées de parcourir d'immenses itinéraires en un pays aux dimensions si vastes. La route est partout dans un état déplorable. On remarque dans la direction des trusts de transports et chez les chauffeurs qu'ils emploient le même mépris complet du voyageur. Conséquences : des attentes interminables dans la neige et le gel, en des stations ne possédant aucun abri. On verra donc des voitures bourrées jusque dans les fenêtres, de voyageurs et de colis, qui partent en trombe, pour se figer ensuite sans fin dans des villages inconnus,

« parce que chauffeur et contrôleur sont partis faire des achats clandestins. »

Mais plus tragique encore est le sort du travailleur blessé ou malade, en raison de l'insuffisance et de la précarité des mesures de sécurité et de médication dans la production. Aussi, entend-on et saisit-on, dans les journaux soviétiques, des cris d'alarme, de la part de la grosse industrie, dans la métallurgie ou les pétroles, devant le mépris témoigné en face de la multiplication des malades ou des accidentés.

Et la revue conclut :

« Qui sait si ce n'est pas à ces menaces dans l'industrie, à ce qui subsiste de raison dans une partie de la bureaucratie régnante redoutant de se lancer avec un pareil handicap dans une rivalité non seulement armée, mais aussi industrielle, avec les Etats-Unis, que nous devons le répit dont nous jouissons. »

Et cela fait écho à l'opinion de M. Smith, cet Anglais qui revient de Russie, selon lequel, la Russie, capable peut-être de faire une guerre-éclair, à la manière de Hitler, n'est pas plus capable que lui, ou même encore bien moins que lui, de soutenir longtemps une guerre offensive. Souhaitons-le !

IX

Si de la Russie communiste, nous nous tournons vers la **Chine communiste**, c'est pour apercevoir des scènes de persécution qui ressemblent à des crises de folie ! Les missionnaires expulsés de Chine commencent à abonder en France. Nous pouvons les voir, les entendre, les interroger. Tous ils gardent la nostalgie de leurs missions, ils narrent des exemples merveilleux de fidélité chez leurs chrétiens, mais aussi de cruauté chez les maîtres de l'heure. Tous signalent ce fait étrange que ce sont des jeunes, la plupart du temps, qui sont appelés aux fonctions et aux emplois, parce qu'on les a formés aux principes nouveaux du régime, ce que l'on n'espérait pas pouvoir faire avec des hommes adultes et déjà mûrs. Tous déclarent que

le départ des missionnaires est pour la Chine, non seulement au point de vue religieux, mais même au point de vue économique et social, un très grand malheur. Les hôpitaux, les dispensaires étaient tenus la plupart du temps par des religieuses, les missionnaires rendaient d'immenses services au point de vue de l'hygiène et de soin des malades. Tout cela risque d'être compromis sans recours. Les épidémies peuvent se propager librement. Déjà, les Chinois accusent les Américains de pratiquer la guerre bactériologique, tout simplement parce qu'ils ne savent pas traiter leurs malades et que les contagions se répandent ainsi dans le pays.

Si nous ouvrons les bulletins de l'Agence *Fides*, toujours si bien informée, nous y trouvons confirmation de tout ce qui précède. Voici, par exemple le n° du 22 mars. Il y est question de l'expulsion de quatre religieuses Franciscaines de Marie, une Belge, une Française, docteur en médecine, une Canadienne, une Allemande. Elles furent arrêtées et jetées en prison, le 27 avril 1951. La prison, pour elles, fut quelque chose d'horrible : entassement dans des pièces étroites où elles ne pouvaient ni se tenir debout, ni s'étendre, ni s'appuyer les unes sur les autres. Il fallait rester assises par terre, sans appui et en silence. Comme nourriture, deux tasses de riz par jour, sans viande. Un verre d'eau pour leur toilette. Cela dura six mois ! Pendant ce temps, une intense propagande était faite dans la population contre elles, pour exciter les esprits et préparer leur condamnation à mort.

Le jugement n'eut lieu que le 13 février 1952. Dans l'intervalle, nos religieuses furent à maintes reprises invitées à soigner des communistes malades. La religieuse française opéra même avec plein succès de l'appendicite un officier communiste, et retourna ensuite à la prison! On croit rêver... Mais le comble de l'insanité fut atteint dans le procès lui-même. Les païens d'il y a 1800 ans accusaient les chrétiens de manger des petits enfants et d'adorer une tête d'âne. Les Chinois du XX^{e} siècle osent accuser les religieuses d'avoir « fait mourir 3.000 malades et d'avoir assassiné des enfants pour se nourrir de la moelle de leurs os ! » Inouï, en vérité ! Quel mépris il faut avoir du bon sens des hommes les plus arriérés pour soutenir de pareils chefs d'accusation ! Les religieuses durent entendre à genoux la lecture de ces horreurs. La religieuse française, sommée de reconnaître le bien-fondé des charges portées contre les accusées, saisit dans le tas d'ossements qui avait été présenté au tribunal, en guise de pièces à conviction, un os de cochon, qui s'y trouvait, et s'écria :

« Vrai, ce que vous dites ? Vrai ? Vous prétendez que je reconnaisse que tout est vrai ? Allons donc, vous, un dirigeant du peuple, vous n'êtes pas capable de distinguer un os de porc d'un os humain ? Tout est faux, au contraire ! Vos accusations, vos évidences, votre appareil judiciaire ne sont qu'un monstrueux mensonge ! »

Sur cette courageuse protestation, un officier se pencha vers le juge et murmura :

— « Ces femmes-là ne sont pas comme les Chinoises. Elles ont la tête trop dure. Il n'y a rien à faire pour les changer ! »

Les accusateurs eux-mêmes croyaient si peu à ce qu'ils affirmaient qu'au lieu de condamner à mort les religieuses, comme ils le prétendaient ouvertement d'abord, ils se bornèrent à les frapper d'une sentence d'immédiate expulsion. Les quatre religieuses sont arrivées à Hong-Kong, le 6 mars. Deux d'entre elles quittaient pour la première fois la Chine depuis 30 ans !

Six jours plus tard, arrivaient à Hong-Kong, 19 missionnaires expulsés, dont 10 Français, 4 Suisses, 2 Belges, 1 Polonais, 2 religieuses, l'une Italienne et l'autre Espagnole. Les quatre Suisses sont des chanoines du Grand St-Bernard, qui viennent des marches thibétaines, et parmi les missionnaires de la même région se trouve le Français F. Goré, vicaire-général du diocèse de Kangting et auteur d'un livre intitulé : *Trente ans aux portes du Thibet*.

Les deux religieuses expulsées ont eu, elles aussi, à subir un procès aussi absurde que celui qui a été résumé ci-dessus : sous l'accusation « d'avoir fait cuire et mangé des centaines d'enfants » ! C'est donc un mot d'ordre, une consigne, et qui donne la mesure du niveau moral des accusateurs et du régime qui les inspire !

Des témoins rapportent des actes admirables d'héroïsme et de constance dans la foi de chrétiens et de prêtres chinois, que nulle torture, nulle menace n'a pu arracher à la fidélité envers Rome ! Comme le disait fièrement l'un d'eux à un chef communiste :

« Les règlements de l'Eglise sont comme un mur. Vous voulez vous y ouvrir un passage, mais vous vous y casserez la tête ! »

De fait un journal communiste de Shanghaï, « *la Colombe de la Foi* », qui se dit catholique, est obligé de reconnaître l'échec total de la tentative de constitution d'une Eglise « réformée » en rupture avec Rome. Et il se contente d'accuser de cet insuccès flagrant « l'esprit impérialiste » des « chrétiens vendus comme chiens-courants » aux Américains.

X

Sommes-nous en possession d'un **remède contre la tuberculose** ? Telle est la question qui est posée, de temps à autre, dans la presse. En février dernier notamment, le problème a été évoqué de nouveau, avec force. Que s'est-il donc passé. La revue italienne illustrée *Orizzonti*, du 9 mars 1952, nous donne le résultat d'une intelligente enquête faite sur ce point par Leo di Loreto [3]. Voici ce qu'elle nous dit au sujet des remèdes à la tuberculose.

Deux sociétés américaines de pharmacologie, la Squibb et la Hoffmann-Laroche ont lancé, presque en même temps, trois produits, du genre de la streptomycine, et extraits du goudron, en annonçant que les résultats obtenus, aux essais, contre la tuberculose, étaient très encourageants, notamment au sanatorium de Staten Island, non loin de New-York. On donne la photo d'une négresse soignée dans cet hôpital, Eula Sims, âgée de 45 ans. Elle était réduite à l'état de squelette, puisque,

[3] *Orizzonti* est une revue rédigée par les Pères de St-Paul à Rome, très bien illustrée, et qui, chaque semaine, tire à plus de 100.000 exemplaires.

ayant une taille de 1 m. 80, elle ne pesait guère plus de 40 kilos. A la suite de l'application des nouveaux remèdes, elle a repris appétit et regagné, en peu de temps, 25 kilos.

Quels sont donc ces remèdes nouveaux ? Le *Nydrazid Squibb*, d'une part, le *Marsilid* et le *Rimifon*, d'autre part. Ces remèdes sont encore au stade de l'expérimentation, et il faudra au moins deux ans pour savoir leur valeur effective. Il s'agit donc seulement pour l'instant d'espoirs pour lesquels il convient de s'en remettre au jugement des praticiens.

Mais, par une rencontre extraordinaire, ces remèdes n'ont pas plutôt été connus en Italie, qu'une société milanaise de pharmacologie, la *Lepetit*, envoya, le 26 février 1952, au Commissariat italien à la Santé, un produit qu'elle possédait depuis 1947, mais qu'elle continuait à expérimenter, la *Nicotibine*, qu'elle affirme être aussi efficace que les produits américains récents. La société Lepetit, de Milan, revendique donc la priorité de la découverte et assure que son produit, équivalent comme effet à ceux d'Amérique, a sur eux l'avantage d'être beaucoup moins cher et d'être fabriqué en Italie. Immédiatement, ces divers remèdes ont été mis à l'essai, à l'Institut Forlanini, de Rome, pour tout ce qui concerne le Nydrazid, et au Garbagnate de Milan, pour la Nicotibine. Dès le 27 février, le professeur Cattaneo faisait à ses collègues de Rome l'exposé suivant, au sujet des remèdes américains :

« Nous pouvons peut-être nous attendre à ce que le nouveau remède — il parlait spécialement du *Nydrazid* — soit plus efficace que la Streptomycine ou l'Auréomycine, mais étant donnée l'étroite analogie qui existe entre les actions de ces divers remèdes lesquelles consistent dans la suppression d'éléments importants pour le développement du microbe, nous n'avons aucune raison théorique, pour le regarder comme un moyen thérapeutique révolutionnaire, c'est-à-dire destiné à résoudre intégralement et définitivement le problème de la tuberculose. »

Cette déclaration coupe court aux espoirs démesurés, mais permet une certaine confiance. On sait que la Streptomycine et l'Auréomycine agissent sur le bacille de Koch, non en le tuant, ce qui serait radical, mais en lui enlevant les moyens de se développer, ce qui est déjà beaucoup. Il s'agit donc de remèdes *bactériostatiques* et non *bactériocides*. Ils « bloquent » le microbe de Koch, sans le tuer. Il s'agit donc de savoir ce que sera le comportement des malades, sous la nouvelle médication, et il s'agira aussi de constater s'il ne se formera pas de souches de microbes insensibles aux remèdes, comme cela est arrivé pour la pénicilline, et pour le D.T.T., en ce qui concerne certaines mouches ou certains moustiques.

Signalons, en terminant, qu'à l'Institut Forlanini, à Rome, on fait de nombreuses expériences sur une certaine chenille, appelée la *gallérie de la cire* : « *galleria mellonella* ». A l'état adulte, cette chenille est un papillon gris, qui vit dans les ruches peu prospères dont il précipite la ruine. Il pond sur les gâteaux que ses chenilles sillonnent de leurs conduits, faisant périr le couvain. Or, cette chenille est l'un des rares êtres vivants qui soit inattaquable par le bacille de Koch. Elle a donc l'étrange pouvoir d'empêcher le microbe de nuire. C'est une raison suffisante pour qu'elle soit un objet d'étude pour les bactériologistes du monde entier. Si on parvenait à lui ravir son secret, la tuberculose serait radicalement guérie ! A l'Institut Forlanini, cette gallérie se trouve sur de nombreuses plantes du parc bactériologique et certains malades, spécialisés dans cette chasse, recueillent chaque jour les spécimens de chenilles qu'ils peuvent attraper, pour les porter au bactériologiste qui les traite pour en extraire des liquides visqueux, servant de bouillons de culture.

Pour le moment, en somme, nous ne dépassons pas le stade de l'attente, de la recherche, tout au plus, des premiers pas dans la voie des découvertes.

XI

L'agriculture est-elle une chance française ? C'est sous ce titre que N. Drogat traite, dans la *Revue de l'Action populaire* d'avril 1952, une question qui intéresse souverainement tous les Français.

Il n'est question, en effet, dans les conversations, que du « prix de la vie ». C'est un thème qui a remplacé partout ce qu'on appelait « la pluie et le beau temps », et il est assez commun d'entendre dire que si les paysans vendaient leurs produits moins cher, tout irait mieux. La question est moins simple... Il faut aussi que les paysans puissent gagner leur vie, qu'ils soient en état de mettre en valeur les richesses de notre sol, en modernisant notre agriculture.

Où en est notre agriculture ? Quelles perspectives sont devant elle ? Les chiffres vont répondre. L'agriculture fait vivre environ 25 % de la population. Il serait naturel qu'elle eût 25 % du revenu français. Il en était ainsi, en fait, en 1947-1948. En 1938, le pourcentage était de 22,1 %. En 1951, il n'était plus que 18,1 %. Pourquoi en est-il ainsi ? parce que l'indice de production n'est que de 108 % par rapport à la moyenne d'avant-guerre, alors que l'industrie est à 123 % pour 1950, et 138 % pour le premier trimestre de 1951. Et si certaines denrées agricoles : les fruits par exemple, la betterave sucrière, les oléagineux, ont beaucoup progressé, les produits de base : blé, pommes de terre, vin, sont en baisse. Les surfaces ensemencées ont diminué de 20 % et pour les pommes de terre de 30 %. Les paysans n'ont reçu que 150 milliards, pour l'amélioration de leur productivité, depuis 1945, contre 1850 milliards prodigués à l'industrie et surtout aux secteurs nationalisés. Aussi, la trésorerie paysanne est-elle très basse.

Voyons maintenant les indices des prix de gros, comparés avec 1938. Les produits industriels sont à l'indice 32,1 contre 1 en 1938. Mais les produits agricoles, à l'indice 21,9. Quand on se plaint que le sucre, ou le blé, ou le vin sont trop chers, on oublie que l'indice du sucre est à 20,9, celui du blé à 16,7, celui du vin à 15,9. Seuls les produits qu'on peut appeler de choix sont en hausse, sans atteindre toutefois l'indice industriel : la viande, indice 25,1 ; le lait, 26,6 ; les œufs, 29,8.

Le blé, en particulier, est de plus en plus abandonné par les producteurs, comme insuffisamment rémunérateur : en 1951, 4.200.000 ha d'emblavures, contre 5.024.000 en 1938.

Le mauvais état de la trésorerie paysanne se répercute sur les engrais et les machines agricoles, dont les commandes ont diminué. Il n'est pas dou-

teux que le travail agricole est de moins en moins « *rentable* », selon le mot fatidique du jour. Imaginez le paysan en face d'un achat à faire, pour une machine, pour une réparation : il constate qu'il paie le ciment, les tuiles, la brique, entre 25,8 et 43 fois ce qu'il payait avant-guerre. Et tout à l'avenant. Il vend, pour ainsi dire, *au prix de gros* et achète tout *au prix de détail*.

Mais ces constatations ne doivent pas nous fermer les yeux sur les possibilités de rétablissement que possède notre agriculture. La modernisation des procédés permettrait de doubler en certain cas, et en toute hypothèse, d'augmenter largement la production. Nous sommes l'un des pays du monde où le pourcentage des terrains improductifs est le moins élevé par rapport à la superficie totale. Si nous marchions sur les traces du Danemark ou de la Hollande, nous arriverions à des résultats très supérieurs. Sans doute, on est arrivé à peu près au plafond extrême pour la betterave sucrière, mais les céréales peuvent monter de 25 à 40 % et la production fourragère de 150 à 200 % ! La sélection animale peut accroître la production laitière de 2.000 litres par an et par animal à 2.800 ou 3.000. Voici un texte prometteur :

« Les objectifs du Plan de production fixé, ces dernières années, pour 1952, ne sont pas chimériques, écrit M. P. Hallé, conseiller technique des Associations spécialisées ; il est possible d'élever la production du blé à 95-100 millions de quintaux, pour exporter 10-15 millions de quintaux ; la production de la viande à 2.200.000 tonnes pour exporter 200 à 300.000 tonnes ; celle du sucre à 1.300.000 tonnes, pour exporter 100 à 200.000 tonnes ; la production laitière à 175 millions d'hectolitres, pour exporter en moyenne : 20.000 tonnes de beurre, 15.000 tonnes de fromage, 3.000 tonnes de lait concentré ; de développer la production des œufs, celle des légumes, etc., afin de pouvoir alimenter une large production. »

En somme, la production agricole française peut être augmentée en moyenne de *un tiers*. Et le marché est à nos portes, puisque l'Europe importe pour sa nourriture près d'un tiers de sa consommation ! Seulement, il faudrait à la France, une politique agricole. Gouvernements et partis politiques sont *axés* sur le développement industriel et l'agriculture est traitée en parente pauvre.

Reconnaissons que le problème n'est pas simple. Les pays européens qui nous achèteraient volontiers nos produits agricoles ne peuvent nous payer qu'en machines-outils, en engrais azotés ou en tracteurs, comme c'est le cas de l'Allemagne, mais alors nos usines se trouvent dangereusement concurrencées. A quoi, on peut répondre que si nos paysans vendent à l'étranger, ils achèteront davantage à notre industrie aussi. Il faut donc à tout prix trouver un équilibre et un plan de collaboration *industrie-agriculture*.

Ce qu'il faut à nos activités agricoles c'est :

— 1° un abaissement du prix à la production, de façon à se tenir au niveau des prix mondiaux ;

— 2° une très grande attention à la qualité, de façon à obtenir des produits irréprochables, une présentation soignée. « Nous produisons encore trop de beurre fermier et de fruits de qualité médiocre : notre commerce d'œufs et de viande gagnerait à être plus rigoureusement surveillé. »

— 3° la volonté d'être toujours présentes sur le marché, de sorte que nos clients puissent toujours compter sur notre production. Il ne faut pas que nos exportations soient limitées aux « invendus » du marché intérieur.

En conclusion, nous dirons avec M. N. Drogat, qu'il faut accorder aux agriculteurs non un traitement de faveur qu'ils ne réclament pas, mais une attention bienveillante, rétablissant l'équilibre entre les prix agricoles et les prix industriels. Les grands intérêts de l'agriculture sont ceux de la France entière. Les crises générales, dans un pays, débutent presque toujours par une crise agricole. C'est cette crise, aujourd'hui menaçante, qu'il faut éviter à tout prix.

XII

En achevant cette causerie, empruntons quelques indications précieuses, à l'article du professeur Robert Debré, intitulé **De la Conception à la Naissance**, dans la *Revue de Paris*, d'avril 1952.

La période qui précède la naissance se divise en deux périodes : la période embryonnaire et la période fœtale. La première dure 9 semaines, la seconde, de la dixième semaine à la fin du neuvième mois. Durant la période embryonnaire, la cellule primitive se transforme avec une extrême rapidité en un individu hautement différencié, c'est-à-dire en un être humain en miniature. Ce sont les « gènes » qui règlent mystérieusement alors « l'organisation » de l'enfant en formation, et lui communiquent les « hérédités » dont ils sont porteurs.

Durant cette première période, l'une des maladies à virus affectant la mère, qui sont le plus dangereuses pour l'enfant est l'insignifiante *rubéole*. Toute mère atteinte de rubéole — sans danger du reste pour elle-même — durant les deux premiers mois de la grossesse court le risque de communiquer à son enfant les infirmités les plus graves : cécité, surdité, anomalies cérébrales ou dentaires !

« La rubéole maternelle responsable de ces désastres est la plus simple et la plus commune des rubéoles, dit le professeur Debré, et, pour la mère qui en est atteinte, la plus bénigne qui soit. On a même pu voir des malformations très importantes consécutives à l'existence d'une rubéole inapparente, liée au simple contact de la future mère avec un sujet atteint de rubéole. »

Le risque couru par l'enfant est si grand, dans les deux premiers mois, que J. Warkany n'hésite pas à l'estimer à près de 100 %. Passés les deux premiers mois, la rubéole de la mère n'a plus aucun effet sur l'enfant. On n'a pas jusqu'ici observé de fait semblable pour la rougeole, la varicelle, les oreillons, mais la prudence est toujours de rigueur.

Autre facteur à considérer, dans la grossesse, l'âge de la mère. Le professeur Debré attribue ce qu'il nomme « l'arriération mongolienne », à l'âge trop avancé de la mère — plus de 40 ans. Cette maladie a pris son nom de la forme particulière du visage, avec des yeux bridés, comme chez les Mongols. Mais la « mongolienne » s'accompagne le plus souvent d'insuffisance intellectuelle. L'âge du père ne semble pas exercer d'influence fâcheuse, mais celui de la mère peut être nocif. Platon devait en savoir quelque chose puisqu'il excluait de sa République les enfants nés d'une mère ayant

moins de 20 ans et plus de 40 ans ! La fréquence de la « mongolienne » grandit selon l'âge de la mère, sans dépasser toutefois 2 à 3 % lorsque cet âge est supérieur à 45 ans. L'âge de la mère peut causer aussi du *nanisme*, de l'hydrocéphalie. Aussi, tous les encouragements donnés à l'accroissement des naissances tendent à favoriser les jeunes couples.

Autre cause grave de malformation de l'enfant, l'exposition aux rayons X ou l'application intempestive de radium à la maman, durant ces deux premiers mois de la période embryonnaire. Ces « enfants des rayons X », comme on les a appelés, sont des nains, avec une tête particulièrement petite, une arriération intellectuelle très marquée, quelquefois des difformités au niveau des yeux et des membres. Cela s'est produit notamment lorsque des femmes ont été, par erreur, traitées par les rayons X ou le radium pour une grosseur du petit bassin, qui n'était qu'une grossesse méconnue à son début.

Pendant la seconde période de la vie de l'enfant, avant la naissance, les dangers courus sont beaucoup moindres. Les organes sont désormais constitués et il ne peut y avoir de déformation, pas même arrêt de développement. Par contre, l'enfant est moins bien protégés contre les risques de contagion de maladie atteignant la mère, car le « lac sanguin » de la mère n'est presque plus séparé des capillaires du fœtus et le passage des germes morbides est alors plus facile de la mère à l'enfant. Certains troubles de nutrition de la mère jouent un rôle actif : si la mère est mal nourrie, comme il arrivait aux périodes de restriction durant la guerre, l'enfant naîtra petit et son poids sera faible. Si le régime de la mère est pauvre en iode, l'enfant pourra naître goîtreux. Une mauvaise position de l'enfant peut amener chez lui des compressions ou des déviations regrettables. Les maladies infectieuses peuvent passer de la mère à l'enfant et le tuer ou déterminer des lésions, telles que cicatrices cutanées, visage grêlé par la variole. Le fœtus est sujet à la rougeole, aux oreillons, au paludisme, à la pneumonie, à l'endocardite, et cela par suite de la maladie de la mère. Toutefois, il existe, autour de l'enfant des membranes protectrices qui ne laissent pas passer certains microbes, notamment celui de la tuberculose, même grave ou très grave. Il est très rare que l'enfant soit contaminé alors. Les membranes ont une activité sélective qui arrête les poisons et les toxines et ne laisse passer que les substances protectrices et immunisantes.

C'est le cas notamment de la syphilis congénitale. Cette maladie a été considérée longtemps comme la principale responsable des maladies héréditaires. L'opinion publique y attache encore aujourd'hui une influence néfaste. Les stigmates ou tares, chez l'enfant, étaient constamment attribués à l'hérédosyphilis. On entendait des médecins affirmer que certaines formes du visage, du crâne, « sentaient » la syphilis. Les romanciers férus de notions médicales — et on sait combien ils sont nombreux — rattachaient à la syphilis les origines de certains tempéraments et déclaraient ou suggéraient couramment que cette maladie engendre des criminels ou des hommes de génie ! Le public est si bien convaincu de tout cela, que les spécialistes rencontrent d'ordinaire une certaine incrédulité lorsqu'ils affirment « que les idées répandues par les littérateurs à ce sujet ne sont que des fantaisies pittoresques sans base scientifique. » Dans l'*Encyclopédie* de Diderot, il était dit des enfants de parents syphilitiques :

> « Généralement ces enfants sont nés pour punir leurs pères de leur lubricité. »

Et on ajoutait que la peine pesait sur la deuxième, la troisième génération et au-delà. On donnait volontiers comme exemple les derniers Valois en France, François II, Charles IX, Henri III.

On est beaucoup revenu de ces soi-disant certitudes d'expérience. « Il est établi que la syphilis ne saurait être directement transmise par le père infecté, que la syphilis de la deuxième génération n'a point de réalité, que la maladie — sauf peut-être dans des circonstances absolument exceptionnelles — ne provoque point de malformation, car, en vérité, elle est transmise par la mère infectée pendant la période fœtale. » C'est une contamination de l'enfant par la mère, mais nullement fatale, car un traitement approprié de la mère et, par elle, de l'enfant, donne d'excellents résultats. Cependant, on estime que trois sur dix des enfants mort-nés sont victimes de la syphilis. On ne peut donc sous-estimer le danger de cette maladie pour l'enfant, ni ses ravages, mais il est utile de savoir que les traitements modernes, soit de la mère, soit par elle, de l'enfant qu'elle porte, sont efficaces, surtout depuis l'emploi de la pénicilline, dont l'action est remarquable par la rapidité de son action, la constance des résultats, la valeur de la guérison et l'absence de toxicité du remède.

L. Cristiani.

P. S. — Un lecteur colombien a eu l'obligeance de m'envoyer, à titre de rectification, la liste suivante des *sièges épiscopaux actuels de Colombie*, que dans une récente Causerie j'ai donnée de manière incomplète : Archevêché de Bogotà, suffragants : Ibaguè, Nueva, Pamplona, Socorro, Tunja ; Archevêché de Cartagena, suffragants : Santa Marta et Barranquilla ; Archevêché de Medellin, suffragants : Manizalès, Antioquia, Jerico, Santa-Rosa de Osos ; Archevêché de Popayan, suffragants : Garzon, Pasto et Cali.

En outre 13 sièges sont en voie de formation. Pays en pleine activité religieuse ! Merci à mon aimable correcteur !

L. C.

Ce qu'on voit en Chine communiste

Notes d'un missionnaire

(Fin)

L'Armée rouge

Vous remarquez sans doute que j'ai évité de parler de l'armée ; c'est qu'à l'encontre de l'ancienne armée, la nouvelle armée chinoise n'est qu'un *extrait* du peuple communiste, ce qu'il y a de mieux dans le parti, ce qu'il y a de plus fidèle au régime qu'elle entend défendre... et propager.

En 1950, pour la première fois, mon église a retenti des accents de l'*Internationale*. Les « camarades » du Métro ou des Usines Renault auraient quelque peu hésité avant de s'y reconnaître, mais dans le fond, l'air y était, sinon la vigueur et le mordant français. Un capitaine était venu poliment me demander de lui « prêter » l'église pour une cérémonie, et malgré mes explications sur les édifices religieux réservés au culte, il y tenait tellement que les chrétiens présents m'ont conseillé de céder. Il s'agissait, je l'ai vu bientôt, d'une « réception dans le Parti », ou d'un engagement de fidélité envers le Président Mao Tse Toung. Par petits groupes, ou isolément, arrivèrent à l'église une centaine de soldats qui visiblement avaient fait campagne et venaient de loin : pas un ne parlait le dialecte de la province. Tous, l'air sévère, rude, sombre, méditatif et résolu. Quand tous furent là, salut au portrait de Mao Tse Toung et chant de l'*Internationale*. Puis l'un après l'autre d'une voix calme, sans emphase, chacun promit d' « être fidèle jusqu'à la mort .» Et ils sont sortis encore plus recueillis qu'ils n'étaient entrés. Alors que les derniers remettant l'église en ordre me priaient de venir « constater » l'un d'eux de me dire : « Il m'a serré la main ». Sur sa poitrine brillait l'étoile des braves et une large cicatrice au visage en donnait l'explication ! J'ai pensé à Napoléon et à ses vieux grognards.

Ces soldats du peuple sont d'une vie exemplaire , l'on n'entend pas parler de fredaines, les officiers prennent leur part des corvées, bois, eau, etc., tous ont des livres dans leur paquetage et aux heures de repos lisent et étudient. Ils logent en principe chez l'habitant, par petits groupes, dans les familles d'un même quartier et souvent aident aux travaux domestiques et aux travaux des champs ; ils remplacent ce qu'il leur arrive de casser, et paient, rubis sur l'ongle, leurs moindres achats.

Pour qui a connu l'ancienne armée chinoise, c'est à n'en pas croire ses yeux. Et la Chine communiste possède une source intarissable de soldats qui se battraient avec fanatisme pour une idée. Ils l'ont montré en Corée.

La Paix

Tout dépend de la couleur des verres de vos lunettes !

Pour tout homme pas encore atteint du « microbe », il ne fait aucun doute que les communistes de la Corée du nord ont attaqué les premiers et envahi la Corée du sud, et que les « alliés » sont venus au secours de cette infortunée Corée du sud.

Pour le « camarade » signataire de la Paix réclamée à Stockholm, il est clair comme la lumière du jour en plein midi que les « alliés », en particulier les Américains ont osé s'opposer à la *libération* de la Corée du sud par la Corée du nord et ont ainsi déchaîné une guerre effroyable. Méditez bien ces quelques mots : « S'opposer à la libération des peuples opprimés ». Un mot : « impérialistes », résume tout cela pour les colonnes de journaux et la propagande.

Un « pur » qui me sollicitait de « signer » pour la Paix de Stockholm, de me dire, un moment où nous étions seul à seul . « Et dire que nous ne pouvons pas libérer le monde sans faire la guerre ! » celui-là, le « microbe » ne l'avait pas encore complètement envahi.

Toutefois redisons bien que l'Armée est au second plan dans l'armature de la *machine communiste*. — Au premier plan, c'est *la conquête intellectuelle* qui partout a précédé l'occupation armée ; et *cette tactique continue à être employée* dans les pays à conquérir, ceux que de ce côté-ci nous appelons les « pays libres », et que de l'autre côté, « ils » nomment « nations pas encore libérées ».

Et ce ne sont pas les armées alliées de Corée, d'Indochine, ou d'ailleurs, ce n'est même pas la police intérieure des nations menacées qui peuvent s'opposer à la conquête intellectuelle par le communisme. *Seule*, une contre attaque intellectuelle peut en avoir raison ; une activité au moins égale à celle du parti communiste dans l'enseignement social. Une nouvelle organisation sociale immédiate selon les directives de l'Eglise catholique ! Cherchez bien, vous ne trouverez rien d'autre.

Déficiences du régime communiste

Certains espèrent naïvement qu'elles amèneront automatiquement son ébranlement et sa ruine.

Sa déficience primordiale est, sans aucun doute, la *suppression de la liberté*, conséquence inéluctable de la perte du droit de propriété.

Le travailleur communiste ne doit garder pour lui que ce qui lui est nécessaire aujourd'hui ; l'Etat-Providence se charge de lui assurer chaque jour le moyen de gagner ce nécessaire ; et c'est fauter contre l'esprit du régime de vouloir garder devers soi des ressources pour parer à l'avenir. En vérité, nouvelle religion où l'Etat - Providence remplace la Providence, où l'Etat prend la place de Dieu et exige de ses adeptes la même confiance que Dieu de la part de ses créatures. « Religion » : relation entre l'homme et l'Etat, maître suprême.

Pour le moment, durant la période de transition, on laisse à chacun son salaire, et les salaires ne sont pas égaux. Le simple employé du gouvernement est nourri, habillé et logé ; il touche « le sou du soldat » comme monnaie de poche, pas de quoi s'offrir le cinéma une fois par semaine ; heureusement ses fonctions lui en ouvrent les portes gratuitement à certains jours. Le « gradé » peut gagner jusqu'à 250 livres de riz par mois, mais par devoir patriotique, il est tenu de souscrire en multiples circonstances, selon ses moyens ; et tant qu'il lui reste un sou en poche, il doit librement débourser pour les canons, les avions, les secours à la Corée, les frais de fêtes, etc... jusqu'à ce que réellement il ne lui reste plus rien ; il ne peut s'y refuser sans risquer sa place... et sa vie. L'Etat lui reprend d'une main ce qu'il lui a donné en surplus de l'autre... Le gradé, le fonctionnaire supérieur ne doit pas être plus riche que les hommes sous ses ordres : « ni riches, ni pauvres », c'est le slogan et l'idéal de la vie communiste.

La suppression impitoyable de la classe dirigeante veut avoir pour but l'avènement de cette ère nouvelle : « ni riches, ni pauvres ». En fait, ce n'est pas réalisé, car les anciens riches à leur tour privés du strict nécessaire forment une classe en-dessous de la classe normale. On veut leur faire sentir dans leur chair ce que c'est qu'être pauvre, ce que c'est que d'avoir faim et froid, ce que c'est de travailler comme les bêtes de somme... C'est la réalisation de l'hymne fameux : « le monde va changer de face ; nous ne sommes rien, soyons tout ! » Ceux qui étaient ou se croyaient quelque chose sont désormais moins que rien... On a pitié d'un chien qui souffre ; il serait dangereux de paraître avoir pitié d'eux. J'ai entendu très peu de paroles, et encore moins vu d'actes de pitié envers les nouveaux esclaves. Des gens naïfs croient que ces esclaves vont se révolter à leur tour et provoquer une contre-révolution... la lutte des manches à balais contre les mitrailleuses ! Et d'ailleurs, les camarades ont sagement supprimé tous les éléments « actifs » qui auraient pu mettre cette nouvelle classe en effervescence.

Sur 678 chrétiens présents dans mon district, j'en ai compté 64 de tout âge atteints par la répression. La moyenne est sensiblement la même dans la population païenne ; un dizième de la population est donc destinée à disparaître ou à passer au service de la communauté.

Mais le peuple qui a désormais ses esclaves est-il libre lui-même ? Les dirigeants, c'est-à-dire les rares membres du Parti, et beaucoup plus nombreux, les employés du Parti, peuvent avoir l'illusion d'être libres.